

**Zeitschrift:** Annales fribourgeoises  
**Herausgeber:** Société d'histoire du canton de Fribourg  
**Band:** 16 (1928)  
**Heft:** 6

**Artikel:** Fribourg au secours de Zurich (1804)  
**Autor:** Ducrest, F.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-817306>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# ANNALES FRIBOURGEOISES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE  
DU CANTON DE FRIBOURG

XVI<sup>me</sup> Année

N<sup>o</sup> 6

Novembre-Décembre 1928



## FRIBOURG AU SECOURS DE ZURICH (1804)

par M. l'abbé F. DUCREST<sup>1</sup>.

La seconde année de l'Acte de Médiation fut marquée par de graves événements, qui se déroulèrent à Zurich et qui eurent pour cause des mesures injustes et maladroites du gouvernement zurichois. Bonaparte avait voulu empêcher le retour de l'ancien régime. En fait, dans les cantons urbains, malgré l'abolition des privilèges de lieu et de famille, le système électoral sacrifia les campagnes aux capitales, et nombre de mesures législatives ou administratives manifestèrent le triomphe de l'oligarchie. C'est ainsi qu'au mois de décembre 1803, le Grand Conseil zurichois, légiférant sur la question du rachat des dîmes et redevances féodales, fixa, malgré l'opposition des libéraux, dirigés par Usteri, le prix de rachat à 25 fois le produit moyen des grandes dîmes et redevances. (Au canton de Vaud,

---

<sup>1</sup> Les pages qu'on va lire ont été écrites par M. l'abbé Ducrest, de regrettée mémoire, en 1911 et firent le sujet de deux communications à la société d'histoire les 21 décembre 1911 et 25 janvier 1912. Nous nous sommes bornés à faire des coupures dans le copieux manuscrit qu'il nous a laissé et à en résumer quelques pages.

Les extraits de documents, faits par M. Ducrest, se trouvent, comme les documents eux-mêmes, aux Archives de l'Etat.

On peut consulter sur cette question: OECHSLI, *Geschichte der Schweiz im XIX. Jahrhundert*, t. I. pp. 480-503.

(La Rédaction.)

la même opération n'avait rien coûté au paysan.) Des notables, qui avaient demandé l'abaissement de ce prix de rachat, furent mis en prison. Au même moment, le landamman de la Suisse, Nicolas-Rodolphe de Watteville, écrivait au gouvernement de Zurich de se montrer ferme. On ne saurait oublier, à ce propos, que les troupes françaises venaient de quitter la Suisse au mois de février de la même année. Le général Berthier, ministre de la guerre, avait fait observer alors que, si la tranquillité était troublée, la Suisse serait de nouveau occupée.

Le gouvernement zurichois ayant exigé, sur ces entrefaites, la soumission formelle et la prestation du serment de fidélité à la Constitution, 47 communes sur 192 s'y refusèrent (15 mars 1804). L'autorité crut que des concessions équivaldraient à un aveu de faiblesse; il leva des troupes et demanda l'intervention fédérale. Le landamman de la Suisse n'esquissa pas la moindre tentative de conciliation et pria aussitôt les cantons de Berne, de Fribourg et d'Argovie de mettre des soldats à la disposition du gouvernement de Zurich. On va conter ici la part que prit Fribourg à la répression de ces troubles appelés communément « *guerre du Bocken* », du nom de l'auberge « *Zur Bocken* », au-dessus de Horgen.

L'exaspération fut à son comble lorsque l'Etat ordonna, au mois de mars 1804, de prêter serment à la nouvelle constitution cantonale issue de l'Acte de Médiation. Un bon tiers de la population du canton le refusa. A l'ouïe surtout des scènes scandaleuses qui s'étaient passées à Horgen et à Wædenswyl, où paraissait être le foyer de l'agitation, le gouvernement prend peur. Par courrier spécial, il envoie à Berne, au landamman de la Suisse, Rodolphe de Watteville, un rapide exposé de la situation; quelques jours après, le 16 mars, un membre du gouvernement part également pour Berne apporter les dernières nouvelles. Tandis que l'Etat de Zurich lève lestement le corps franc, les artilleurs, et prend les mesures militaires nécessaires, le landamman de Watteville écrit aux gouvernements des trois cantons

de Berne, Fribourg et Argovie pour les tenir au courant de ce qui se passe et les prier de mettre sur pied, et de tenir prêtes à partir au premier signal, Berne trois compagnies d'infanterie, Fribourg, une, et Argovie, une, le tout formant un petit bataillon de 500 hommes que l'on place sous les ordres du lieutenant-colonel Kirchberger de Berne. En même temps, le landamman envoie aux habitants des communes zurichoises récalcitrantes une proclamation énergique pour les faire rentrer dans l'obéissance et le devoir.

C'est dans la séance du 20 mars que le Petit Conseil de Fribourg prend connaissance de la lettre du landamman de la Suisse annonçant les graves événements arrivés dans une partie du canton de Zurich, entre autres, à Wädenswyl, à l'occasion de la prestation du serment à l'Acte de Médiation et à la nouvelle Constitution cantonale. Dans cette lettre, le landamman demande s'il peut, cas échéant, compter sur une compagnie fribourgeoise de 100 hommes, prête à marcher au premier signal. Le Petit Conseil répond en exprimant l'indignation que lui causent les événements de Zurich et la confiance dans les mesures prises par le landamman. La compagnie fribourgeoise demandée sera prête à partir au premier signal.

Le lendemain 21, nouvelle lettre du landamman. Il vient de lever un bataillon de 500 hommes, il faut que le contingent fribourgeois parte déjà demain. Il envoie l'ordre de route que la troupe devra tenir pour arriver à destination. Vu l'embarras où peut se trouver de prime abord l'Etat de Zurich, le landamman désire que l'on fasse quelques avances d'argent au capitaine de la compagnie fribourgeoise, avances qui seront remboursées plus tard. Le même jour, le Petit Conseil de Fribourg ordonne à M. Pierre de Ræmy, secrétaire d'Etat-adjoint, capitaine de la compagnie fribourgeoise des grenadiers volontaires, de se rendre à Zurich avec sa compagnie complétée de 100 hommes. Le lendemain 22, la petite troupe se met en route.

Outre le capitaine Pierre de Ræmy, les autres officiers

étaient le lieutenant de Buman (ce doit être Ignace) et les sous-lieutenants Hallé (ou Haller) et de Maillardoz. Le Père Marchand, cordelier, accompagne la troupe comme aumônier.

La compagnie argovienne arrive à Zurich déjà le 23 mars à 2½ h. de l'après-midi; le même soir, vers 9 h., arrive la première compagnie bernoise, partie de Berne la veille, sur cinq grands chars trainés par 34 chevaux; le lendemain 24, la deuxième compagnie bernoise fait son entrée dans les rues de Zurich tambour battant, précédée d'une musique militaire au grand complet. La compagnie fribourgeoise, composée de beaux hommes bien équipés, arrive sur les rives de la Limmat le lundi 26 en même temps que la troisième compagnie bernoise. L'allure martiale de nos hommes fait plaisir et donne une impression de force et de confiance.

Le 25 mars, le landamman de la Suisse transmet le bulletin des événements survenus dans le canton de Zurich. Le Petit Conseil, le lendemain, ordonne de faire imprimer ce bulletin ainsi que tous ceux qui suivront et de leur donner la plus large publicité dans le canton de Fribourg.

La proclamation du landamman aux communes insurgées est restée lettre morte. Les séditeux prennent aussi les armes.

Le signal du soulèvement est l'incendie, dans la nuit du samedi 24 au dimanche 25 mars, du château de Wædenswyl. Le lundi 26 mars, une troupe d'hommes armés se réunit à l'auberge du Sapin, à Schönenberg: leur nombre grossit à vue d'œil; la levée en masse s'organise surtout sur la rive gauche du lac; on arrête les passants, on allume sur les hauteurs des feux qui doivent servir de signaux; bientôt ils se trouvent être 450. Leurs chefs sont Jean Jacques Willi, cordonnier, de Horgen, un ancien soldat au service de France, de Sardaigne et d'Angleterre; les deux frères Kleiner, l'un menuisier et aubergiste du Sapin, aussi ancien soldat au service étranger, l'autre forgeron; le capitaine Gugolz et le médecin Trub, de Hör-

gen. Tous ces hommes, venus de la contrée de Wædenswyl, Horgen, Richterswyl, sont décidés à aller de l'avant, à verser leur sang pour la justice et la liberté : ils sont, aux deux tiers, bien armés de fusils et de munitions ; une partie cependant n'a que de vieilles armes démodées. La petite troupe quitte l'auberge du Sapin dans la matinée du 27, arrive à Richterswyl et de là marche sur Horgen, où elle passe la nuit du 27 au 28, attendant avec une certaine anxiété les graves événements du lendemain.

A Zurich, les troupes confédérées sont dans une vive agitation ; le gouvernement lui-même est dans l'inquiétude : d'heure en heure, il reçoit des messages sur la marche des insurgés. Il n'y a pas de temps à perdre. Il faut aller droit à l'ennemi. Tous les préparatifs sont faits, pendant les journées du lundi 26 et mardi 27, pour une marche en avant rapide et sûre. Une commission extraordinaire, composée du bourgmestre Reinhard et de quatre conseillers, siège presque en permanence. Le commandant en chef des contingents confédérés est nommé par le landamman de la Suisse, c'est Jacques Christophe Ziegler, de Zurich, il donne ses ordres jusque tard dans la nuit. Le mercredi 28, les troupes confédérées quittent Zurich. Le réveil est sonné à 2 heures ; la concentration a lieu au Thalacker, aux premières lueurs de l'aurore ; vers 4 h. du matin, on sort de la ville. Aux 500 hommes des compagnies fribourgeoise, bernoises, argovienne se sont jointes trois compagnies zurichoises.

L'armée de Ziegler, qui comprenait environ 800 hommes qui, pendant toute la journée, vont se mesurer avec 6 ou 700 rebelles, est disposée en trois corps.

L'aile gauche est formée des trois compagnies bernoises et des Fribourgeois, en tout 400 hommes, sous la conduite du lieutenant-colonel bernois Kirchberger : comme artillerie, un obusier et un canon de 4 livres. Elle se dirige le long du lac, sur Oberrieden et Horgen. Le centre, sous la conduite du lieutenant-colonel zurichois Holzalb, et l'aile droite, commandée par Ziegler lui-même, sont formés

des 400 autres hommes, soit des trois compagnies zurichoises et de la compagnie argovienne du capitaine Schmiel. Comme artillerie, ces deux colonnes ne sont appuyées que par un canon de quatre livres. La marche de l'aile gauche, qui forme la colonne principale (Bernois et Fribourgeois) est appuyée de flanc par une flottille de trois grands bâtiments de guerre avec quatre canons de deux livres, sous le commandement de Paul Schultess. La flottille est chargée non seulement de couvrir la marche en avant des troupes, mais d'empêcher l'arrivée de l'autre côté du lac de détachements qui peuvent venir renforcer les insurgés.

La colonne de gauche arrive vers 7½ h. à Oberrieden. Le village n'est occupé que par 150 hommes environ du capitaine Jacques Kleiner. La fusillade de la colonne Kirchberger, à laquelle fait écho la voix puissante des canons de la flottille, fait sortir de Horgen les troupes de Willi et du capitaine Gugolz. Le moment est solennel: le tocsin sonne à toute volée à Horgen et dans la région. Un combat de trois quarts d'heure a lieu au haut du village d'Oberrieden. Mais les insurgés ne sont pas en force pour résister, l'artillerie les déroute: ils reculent sur Horgen, tandis que la colonne Kirchberger avance à pas rapides et les poursuit. Elle s'attend à trouver de la résistance à Horgen même: mais les compagnies de Willi, Kleiner et Gugolz ne font que traverser la localité et s'enfuient plus loin dans la partie montagneuse du côté de Bocken, le long de la route qui mène dans le canton de Zoug. La colonne Kirchberger entre à Horgen vers 10 h. du matin, occupe le village sans coup férir, prend quelques instants de repos et continue sa marche en avant, en partie du côté de Wændenswyl et en partie dans la direction du Bocken, où nous la retrouverons plus tard.

Que sont devenues, pendant ce temps, les autres colonnes? Celle du centre s'est avancée sans incident jusqu'au Bocken; celle de droite a suivi la ligne des hauteurs situées entre la Sihl et le lac, sans trouver de résistance. Mais, tout à coup, en débouchant de la petite forêt dite de

Grindelwald, elle essuie, presque à bouts portants, une terrible décharge ; c'est un détachement d'insurgés commandés par Willi lui-même, qui tire de derrière des buissons, et d'un groupe de maisons ; pendant quelques minutes, ils font un feu d'enfer, mais ils tirent mal, et lorsqu'apparaît la pièce d'artillerie du capitaine Vögli, les plus jeunes de la bande s'enfuient et vont se cacher derrière la hauteur voisine de la *Hanegg*.

Attaqué ainsi à l'improviste, Ziegler se replie vers la colonne du centre et se dirige, en faisant un coude, vers le Bocken. Il veut éviter la fusillade d'un autre détachement d'insurgés qui s'approche, prend un chemin en raccourci à travers les prés : mais, près du hameau de Strasshaus, territoire de Wædenswyl, il tombe dans un marais infect, les soldats s'engagent dans les fondrières, le seul canon qui suit la colonne s'enfonce dans la vase jusqu'à l'affût et on est forcé de l'abandonner. Il y a eu, au Bocken, un premier combat ; la colonne du centre a été engagée avec un corps d'insurgés particulièrement audacieux. Mais ce combat sera suivi, dans la soirée, d'un autre beaucoup plus sérieux. Qu'est devenue, pendant ce temps, la colonne de gauche ? Les deux autres ont complètement perdu tout contact avec elle. Ziegler est persuadé qu'après être entré à Horgen, elle a rebroussé chemin sur Oberrieden. Ni à Horgen, ni à Oberrieden, on ne l'a vue : Ziegler, qui a ramené ses hommes jusqu'à Oberrieden, finit par se persuader que, au lieu d'avoir reculé, elle a au contraire, poursuivi sa marche en avant du côté de Wædenswyl : il sait que le colonel Kirchberger est un homme énergique, audacieux et décidé, incapable de reculer. Sur le cimetière de Kilehberg, il donne quelques instants de repos à ses hommes qui n'ont pris aucune nourriture depuis deux heures du matin, puis fait réavancer ses deux colonnes, assez tard dans l'après-midi, à Horgen même et les fait camper autour de l'église. Il ne tarde pas à voir arriver les premiers détachements de la colonne Kirchberger, tout à l'heure introuvable.



Bernois et Fribourgeois viennent de soutenir, au Bocken, un rude assaut. Ils ont été aux prises avec le gros des troupes de Willi, de Kleiner et du capitaine Gugolz. Le Bocken est une grande, vaste et cossue maison de campagne construite au 18<sup>me</sup> siècle par le bourgmestre zurichois André Meier ; il est situé sur la route de Horgen à Hirzel, sur une colline d'où l'on a une vue splendide sur tout le lac de Zurich. La maison appartient aux frères Stocker : elle est occupée par les Bernois et les Fribourgeois depuis midi environ. Vers 2 h. du soir, les insurgés viennent la cerner. Il y a, à côté de l'édifice principal, une vaste grange que les troupes fédérales veulent occuper. Willi donne l'ordre de ne pas laisser tomber la grange aux mains de l'ennemi ; il tente divers assauts contre la grande maison qui sert de retraite aux Confédérés, mais ceux-ci tiennent bon : cependant, plusieurs essais de sortie sont infructueux. A la fin toutefois, ils rompent courageusement le cercle des rangs ennemis ouvrant sur ceux-ci une vive fusillade et mettent le feu à la grange des Stocker. Willi est blessé avec plusieurs de ses hommes ; il paraît même que c'est d'un des siens qu'il a reçu un mauvais coup de feu à la jambe : il passe son commandement au capitaine Kleiner, et se fait transporter en arrière, vers Arn et vers l'auberge du Sapin, pour soigner sa blessure. Ses soldats se découragent ; ils finissent par se disperser un peu dans toutes les directions. Les troupes fédérales restent victorieuses puis se replient sur Horgen où elles retrouvent, vers 7 h. du soir, les deux autres colonnes qu'elles n'ont pas revues depuis le matin.

Toutes les troupes sont maintenant réunies à Horgen ; excepté quatre compagnies de milices zurichoises laissées en arrière comme réserve ou soutien, sous les ordres du lieutenant-colonel Hausheer, à Kilchberg, entre Oberrieden et Zurich et qui sont très vexées de n'avoir pu prendre part aux cinq combats de la journée comme leurs frères d'armes. Rester à Horgen, il y a danger de nouvelles surprises ; Ziegler sent ses soldats très fatigués : les positions de Horgen ne sont pas faciles à défendre. Il décide donc à rame-

ner toutes ses troupes en ville, à Zurich. Son but est d'y attendre les renforts promis par le landamman de la Suisse et d'y organiser une nouvelle expédition avec un nombre de soldats plus considérable.

La retraite des 800 soldats de Ziegler s'opère donc dans la ville de Zurich dans la soirée, jusque tard dans la nuit. Les rebelles ne les poursuivent pas. S'ils avaient eu à leur tête des hommes plus décidés, plus énergiques et plus prévoyants et surtout s'ils avaient été plus nombreux, il eût été facile aux insurgés d'entrer en ville, de s'en emparer, de renverser le gouvernement, comme ils en avaient certainement l'intention: un coup de main eût inévitablement réussi, la ville n'était point gardée. Mais les insurgés ne surent pas agir: il n'y avait pas d'unité de vue parmi les chefs; après le combat d'Oberrieden, chaque commandant agit un peu à sa guise et une partie des troupes de Willi s'était dispersée déjà dans la matinée, après la prise du village de Horgen par les Bernois et les Fribourgeois.

*Quant aux Fribourgeois*, ils ont assisté au 2<sup>me</sup> combat du Bocken, cela est certain. Aux archives de Zurich, j'ai retrouvé une pièce assez intéressante: c'est le compte que les propriétaires du Bocken, les frères Stocker, dressèrent des dépenses faites pour un repas pris par une centaine d'hommes de la colonne Kirchberger: Zurichois, Bernois et Fribourgeois, le jour du combat entre midi et une heure, repas assez copieux du reste et surtout bien arrosé.

Quant au nombre de Bernois et de Fribourgeois qui assistèrent au second combat du Bocken, il est difficile de le connaître. A prendre le compte des frères Stocker, il semble qu'ils n'aient été qu'une centaine d'hommes en tout. Il se peut, en effet, qu'une partie de la colonne Kirchberg dans sa marche en avant depuis Horgen, se soit dirigée en partie vers le Bocken, en partie sur Wädenswyl.

Les troupes de Ziegler comptaient 12 morts dont un officier et 14 blessés, dont trois officiers. Willi n'eut, paraît-il, que quatre morts et sept ou huit blessés. Parmi les Confédérés morts, il faut mentionner un *officier*, argovien,

le lieutenant Joseph Frey de Gundenschwyl. Les Argoviens furent du reste particulièrement éprouvés ; outre le lieutenant Frey, ils eurent huit hommes tués sur le champ de bataille ou morts à l'hôpital des suites de leurs blessures : quatre laissant femmes et enfants. Les Fribourgeois eurent deux morts : un soldat Mariotte, de Bulle, tué au Bocken, et un Rodolphe Gobet, de Fribourg, mort à l'hôpital, le 19 avril suivant, des suites des blessures reçues au Bocken. Les Bernois eurent un mort, un Jean Fehr, d'Oberrieden (Zurich), qui était dans une compagnie bernoise. Il mourut aussi à l'hôpital militaire des suites de ses blessures. Parmi les blessés, les Argoviens en eurent sept, les Fribourgeois trois, parmi lesquels un nommé Auguste Lacroix, d'origine française. Les officiers blessés étaient le capitaine de la compagnie d'Etat de Zurich, Salomon Hirzel, un officier d'Etat-major bernois, Louis Wurtemberger, de Berne ; puis un sous-officier, caporal tambour Samuel Erb, de Winterthour, blessé grièvement à la cuisse gauche par la chute d'un canon ; un soldat, Widmer d'Oberrieden, blessé d'un coup de feu ; Adolphe Suter, de Stäfer (compagnie zurichoise), s'est blessé et estropié en sautant un fossé.

*(A suivre.)*

---